



**ENFANTS  
D'EUROPE**

# ENFANTS D'EUROPE

PHOTOGRAPHIES DE DAVID SEYMOUR

UNESCO

*Achévé d'imprimer le 1<sup>er</sup> novembre 1949, par l'Imprimerie Desfossez-  
Niogravure, Paris, pour l'Organisation des Nations Unies pour  
l'éducation, la science et la culture. Unesco, Publication n° 402.*



2384/66

## Lettre à une grande personne

Ce n'est point le ressentiment qui me fait vous écrire. Bien sûr, je pourrais vous détester, comme cela n'est déjà arrivé. J'ai des excuses : vous en conviendriez, j'en suis sûr, si vous saviez quelle fut pendant dix ans mon existence et celle de millions d'êtres passés de l'enfance à l'âge d'homme sans jamais avoir été jeunes.

Pour vous les souvenirs d'enfance évoquent quelques-unes des plus heureuses années de votre vie. C'est un foyer, une école, une cour de récréation ou un jardin ; c'est un village ou votre rue ; ce sont les tourments de votre mère devant des genoux écorchés et des culottes déchirées, votre père désolé de vous punir au lieu de jouer avec vous, ce sont des disputes avec vos frères et sœurs à propos d'une poupée ou d'un pot de confiture, c'est le vieux professeur que vous faisiez enrager, c'est le chien, le chat et que sais-je encore.

Je sais tout cela pour vous l'avoir entendu raconter, à vous grandes personnes, et parce que j'ai eu la chance — ma seule chance — d'avoir sept ans quand la guerre éclata.

Je voudrais parler peu de moi-même et beaucoup de ces treize millions d'enfants abandonnés en Europe, qui se sont éveillés à la vie dans la mort et la destruction et dont les premières années se sont écoulées dans les abris, les rues éventrées, les ghettos incendiés, les trains de réfugiés et les camps

de concentration. Ceux qui ont survécu ont grandi dans un monde dominé par la peur — non pas la peur salutaire du jeune sauvage en face de la rivière qu'il doit traverser ou de la bête qu'il doit abattre, mais la peur de l'homme qui tue. Nous savons que ce sont des soldats qui nous ont obligés à fuir, que ce sont des aviateurs qui ont bombardé nos maisons et que ceux qui ont massacré nos parents, nos frères et nos sœurs appartenaient à un corps « d'élite », les meilleurs parmi les meilleurs, que ceux qui s'entre-tuaient sur les champs de bataille étaient des êtres à forme d'homme.

Beaucoup ont été exilés, n'ont plus entendu qu'une langue étrangère et sont passés de la vie familiale à la vie concentrationnaire. C'est dans ce monde où il n'y avait place ni pour les enfants, ni pour les vieillards que nous avons reçu notre « éducation ». La lutte au jour le jour, pour survivre, était notre seule loi morale. Que l'on ne soit donc pas surpris de ce que nous sommes devenus aujourd'hui.

Nous avons vécu dans la faim, le froid et la saleté. Nous avons tous été témoins et souvent victimes d'actes de violence. A cette rude école, les aînés sont parfois devenus les défenseurs des plus faibles ; mais le plus souvent l'instinct de conservation a étouffé tout autre sentiment.

Nous nous sommes ainsi formé l'image d'un monde où le mensonge, la fraude, le vol, la cruauté étaient la loi de la vie. A beaucoup d'entre nous le seul fait d'avoir parlé leur langue maternelle a valu une sévère punition. Je me souviens du petit Jacob, qui avait dix ans ; il avait conservé plusieurs années après la guerre le visage figé par l'habitude de parler et de chanter sans remuer les lèvres.

La vraie liberté, nous en rêvions parfois. Votre enfance a été pleine de rêves, de dindes de Noël, de déguisements, de poupées vêtues de satin et de broderies. La nôtre fut différente : ceux qui sont nés pendant la guerre n'ont jamais connu ce qui existait auparavant. Pour échapper à leur misère ils ne pouvaient que rêver à la gentille princesse qui d'un coup de baguette magique faisait surgir une nourriture convenable ou un bon lit pour dormir, et qui leur permettait de jouer et de crier, et leur donnait un père et une mère.

Aujourd'hui la réalité a tué le rêve ; quelques-uns ont eu la chance de retrouver leur foyer intact. D'autres ont été recueillis par des parents ou des voisins. La plupart n'ont trouvé que la solitude et le dénuement. A l'âge de sept ans la petite Marthe, en faisant des courses pour sa mère,

fut prise dans une rafle d'enfants par la police ennemie. Séparée de ses camarades, elle resta dans un orphelinat sans nouvelles des siens et oublia sa langue maternelle. Revenue dans son village après la guerre, elle ne trouva aucun des siens ; tous avaient été tués. Une fois de plus elle dut repartir.

Joseph fut arrêté à treize ans alors qu'il portait des messages de sa famille à un mouvement de résistance. Torturé, mutilé, envoyé dans un camp de concentration, il y fit quatre ans de travaux forcés. Quand à dix-sept ans il recouvra la liberté il n'avait plus de famille pour le recevoir. Des enfants ont vécu la bataille de Varsovie enfermés dans le ghetto ; leurs parents ont été massacrés sous leurs yeux au milieu de l'incendie. Aujourd'hui il ne leur reste plus que des souvenirs cruels et l'espoir que représente l'école qui vient de s'ouvrir parmi les ruines.

Vous représentez-vous l'ampleur du désastre ? Ouvrez vos yeux et votre cœur. Sachez voir et comprendre. Allez en Grèce, en Pologne, en France, en Italie, en Hongrie, en Autriche, en Tchécoslovaquie ou en Allemagne, partout vous constaterez les mêmes besoins : des toits pour les maisons, du lait pour les biberons, de la viande pour mettre dans les assiettes, des maîtres pour enseigner dans les écoles.

Il y a un million d'orphelins en Pologne, dont cent mille dans la seule ville de Varsovie. En 1945 on en comptait cinquante mille en Tchécoslovaquie, deux cent mille en Hongrie, où un million d'enfants étaient sans abri. En Grèce un enfant sur huit est orphelin. Il y a quarante mille « sciussia » à Milan, soixante mille à Rome, soixante quinze-mille à Naples et trois millions d'enfants sans abri dans toute l'Italie. La France compte deux cent cinquante mille orphelins.

Beaucoup ont été blessés dans les bombardements et dans les camps de concentration ; ils sont infirmes pour la vie. Tel est le cas de deux cent cinquante mille petits Polonais. Certains ont été amputés, d'autres sont aveugles ou sourds. Dans deux villages d'Alsace et de Normandie, cinq cents enfants, de quatre à quatorze ans, ont été grièvement blessés, plus de la moitié d'entre eux ont été amputés d'un membre, un sur dix a eu la figure brûlée.

Dans les jours qui ont suivi la guerre, nous avons encore souffert de la faim. Sans argent ni secours d'aucune sorte, il nous a fallu recourir à tous les moyens pour trouver notre subsistance. La plupart, rassemblés

en bande, vivaient de marché noir et de chapardage. Les filles n'avaient souvent d'autre choix que la vente des cigarettes ou la prostitution. Elles préféraient naturellement ce que vous, les grandes personnes, payiez le plus cher.

Certes les choses n'en sont plus à ce point maintenant. Des organisations internationales nous ont aidés : l'Unrra, puis le Fonds international de secours à l'enfance. Malheureusement leurs moyens sont limités ; elles estiment elles-mêmes qu'elles ne peuvent fournir en Europe qu'une aide réduite de 200 à 300 calories par jour à moins de six pour cent des enfants, des femmes enceintes, des mères qui allaitent.

Les gouvernements, les associations de bienfaisance et les syndicats se sont efforcés de nous donner un toit et de la nourriture. En Italie cent quinze mille enfants abandonnés ont été groupés dans six cent quatre-vingt-treize institutions d'État ; vingt-cinq mille ont été recueillis par des institutions privées qui en aident par ailleurs deux cent cinquante mille. En Pologne plus de sept cents maisons d'enfants ont été créées par le gouvernement, les municipalités et diverses organisations. En Tchécoslovaquie dix-sept centres se chargent de trouver des familles désireuses de recevoir des enfants abandonnés.

Chacun a pris sa part de l'œuvre commune, certains, une très grande part ; mais il reste beaucoup à faire. Quand vous nous aurez sauvé la vie, il restera encore le principal à accomplir. Il vous restera à faire de nous des hommes, des êtres capables de vivre en société, pas celle que nous avons connue, mais celle d'un monde meilleur où l'homme ne tuera plus l'enfant.

Il faut nous aider à rattraper le temps perdu. Nous n'avons pu aller à l'école et beaucoup d'entre nous ne savent ni lire, ni écrire. Beaucoup ne connaissent même pas leur langue maternelle. Les plus âgés d'entre nous doivent apprendre un métier qui leur permette de gagner honnêtement leur vie.

Nous n'ignorons pas les difficultés d'une pareille tâche. Les écoles et le matériel scolaire sont détruits, le nombre des enfants à instruire a augmenté, et celui des maîtres diminué. Cinq années sans aller à l'école, cinq années sombres, nous auront probablement marqués plus profondément que les privations matérielles.

Pendant cinq ans on a retiré aux petits Polonais le droit de s'instruire et de participer à une activité sociale. Les nazis ont fermé la plupart des

écoles polonaises. Dans les écoles primaires, il n'y avait pas de classe au delà de la quatrième année. Les cours ne duraient pas plus de trois heures par jour.

En Grèce quatre-vingt-dix pour cent des écoles ont été détruites et deux cent mille enfants sont dans l'impossibilité de recevoir une instruction primaire. Dans les salles de classe, beaucoup trop petites, il y a un manuel ou un pupitre pour trois ou quatre élèves. En Italie plus de trois mille cinq cents écoles ont été complètement détruites, dix-sept mille gravement endommagées, trente mille plus légèrement; et des millions d'enfants ne peuvent recevoir l'instruction indispensable.

En Pologne la situation est particulièrement mauvaise : cinq mille six cents maîtres, soit vingt-trois pour cent de l'effectif total du corps enseignant, ont disparu pendant la guerre. Aujourd'hui trois millions d'enfants, trois millions d'enfants « en retard », ont besoin de dix-sept mille nouveaux maîtres.

Partout le matériel le plus élémentaire fait défaut. Pour les cours de sciences, il faut confectionner soi-même des appareils de fortune. Ainsi, dans la banlieue de Varsovie, un laboratoire a été monté au moyen de boîtes de conserve américaines; et les élèves de l'école secondaire de Szegedin, en Hongrie, ont fabriqué avec du fil de fer des poids pour leur laboratoire de chimie.

Nous manquons d'outils et de machines. Tous les enfants qui ont souffert de la guerre — qu'ils soient orphelins ou mentalement déficients — se heurtent à ces mêmes difficultés. Les moyens qui nous sont offerts ne nous permettent même pas d'acquérir la formation scolaire ou professionnelle la plus élémentaire.

Ce dont nous avons besoin, c'est d'une rééducation complète — et cela ne vaut pas seulement pour ceux d'entre nous qui sont « déficients » ou qui ont subi de graves mutilations, mais également pour tous ceux qui ont perdu deux ou trois ans, ou davantage.

Ceux qui ont encore une maison ou qui en ont trouvé une sont des privilégiés. Pour les autres — les abandonnés — il faut faire des efforts surhumains. Nombre d'entre eux déjà ont une mère ou un père adoptif et c'est sans aucun doute la meilleure solution. Mais beaucoup n'ont toujours d'autre perspective que l'orphelinat. Avec quel bonheur ils apprendront qu'il existe des villages d'enfants, dirigés par les enfants eux-mêmes!



Ces villages ont surgi presque partout dans les pays dévastés par la guerre. Nous en garderons le souvenir comme de la plus belle aventure de notre jeunesse. Quel enfant n'a pas rêvé une république modèle de ce genre !

Nos villages d'aujourd'hui sont bien proches des villages de nos rêves. Et ils dépassent de beaucoup tout ce qui a été réalisé jusqu'à présent. Ils ont déjà leur histoire, une histoire plus merveilleuse que toutes celles que nous pourrions trouver dans les livres, si seulement nous avions des livres.

Dans les environs de Rome des milliers d'enfants abandonnés vivaient de pillage. Ils étaient organisés en bandes, dont chacune avait son chef armé. Don Antonio Rivolta, qui les connaissait et qui avait connu leurs familles, prit la résolution de les aider à revenir à une vie normale. Des cuisines roulantes abandonnées par les Allemands permirent tout d'abord de leur donner un bol de soupe et un morceau de pain. Don Antonio leur demanda un jour : « Voudriez-vous m'aider à fonder un village libre, sans police, un village d'enfants où vous pourriez vous instruire et travailler ? » Beaucoup acceptèrent et vinrent à Civita Vecchia, où le drapeau de la nouvelle démocratie avait été hissé.

Les libres citoyens de cette république ont construit et meublé eux-mêmes leurs baraques. Ils peuvent aller et venir comme ils veulent. Pas de clôture, pas de sanction en cas de fugue. S'il revient, celui qui s'est échappé reprend simplement la place qu'il occupait auparavant. Il n'y a pas de règlements immuables ; les lois en vigueur ont été élaborées par les enfants eux-mêmes, et elles sont souvent modifiées. Ceux qui étaient les chefs du temps du vagabondage sont généralement devenus les administrateurs, le maire et les adjoints, élus au scrutin secret.

Les campagnes électorales sont animées. Chacun se souvient du jour où, en face du journal quasi officiel, *la Cloche du village*, surgit un adversaire, *la Vérité de Marangone*, organe personnel de l'un des candidats.

La république a sa banque et sa monnaie. Cette monnaie est assez particulière, puisqu'elle a pour étalon le mérite. Elle récompense toutes les activités manuelles, scolaires ou sociales. Elle permet d'acheter des jeux et des friandises à la boutique du village. Dans des cas spéciaux elle peut être échangée contre de la monnaie véritable.

Civita Vecchia n'est qu'un exemple parmi d'autres. En France il y a Moulin-Vieux et beaucoup d'autres institutions analogues, où des

personnes de cœur ont recueilli de jeunes réfugiés de tous les pays en leur abandonnant la direction de la « cité » ; en Italie, la « ville d'enfants » de Turin et le village Pestalozzi, où sont hébergés cent trente-deux orphelins de sept nationalités, en Hongrie la « ville des enfants » de Hajduhadhàz, en Suisse les villages de Marcinello et de Trogen ; en Hollande la « fondation pour cinq cents enfants juifs ».

Partout les enfants abandonnés sortent peu à peu de leur isolement et se préparent à entrer dans la véritable communauté, celle des hommes, celle des gens de leur pays. Avant de quitter ces villages nous devons avoir rattrapé les années de retard scolaire, appris un métier et commencé à l'exercer. Dans ce dessein, tout a été essayé, toutes les méthodes ont été appliquées, toutes les expériences possibles tentées.

Bien que le succès n'ait point toujours couronné ces efforts, les résultats sont encourageants. Voici ce qu'écrit le professeur Ernesto Codignola au sujet des communautés Pestalozzi : « Dans la communauté d'enfants ouverte intentionnellement au milieu du plus pauvre quartier de Florence, le travail est le fondement de notre existence. Il est si bien incorporé à tout le système qu'il ne constitue plus un problème. Maîtres et élèves partagent les responsabilités. Aucun d'entre eux n'estime au-dessous de sa dignité de faire la vaisselle ou de travailler au jardin potager.

Au Hameau-École de l'Île-de-France, on a enregistré une élévation notable du niveau intellectuel. Les élèves ont le choix entre vingt-trois métiers et ils n'ont d'autres maîtres que des ouvriers, choisis pour leur valeur professionnelle.

Au village d'Hajduhadhàz nous avons aussi développé l'enseignement professionnel sous la direction d'ouvriers qualifiés. C'est dans cet esprit que nous avons installé un atelier d'imprimerie, une échoppe de cordonnier et une boutique de tailleur.

A ceux qui sont doués nous donnons toutes facilités pour devenir par exemple ingénieur, ou médecin s'ils veulent. Certains projettent même de revenir s'installer plus tard auprès du village.

De telles réussites entretiennent notre enthousiasme. Mais il est triste de constater combien peu d'enfants nous pouvons atteindre : quatre cents à Trogen, cinq cents à Apeldoorn, soixante à Moulin-Vieux, au total quelques milliers alors que tant d'autres pourraient être arrachés à l'ignorance et à la misère si seulement nous pouvions les prendre en charge.

Le mouvement prend une extension rapide. Sous l'égide de l'Unesco s'est tenue à Trogen une importante conférence, à l'issue de laquelle a été fondée la Fédération internationale des communautés d'enfants. Ce n'est là qu'un commencement. Il nous reste maintenant à fonder de nouveaux villages et en même temps à développer ceux qui existent déjà et à perfectionner leurs installations.

Malgré l'aide qui nous vient de tous les pays, la tâche dépasse nos forces ainsi que les forces et le dévouement de ceux qui travaillent avec nous.

Les plus petites difficultés se transforment en problèmes insolubles. Nous voudrions installer des classes conformes à nos vœux et à nos besoins, mais nous n'avons même pas de quoi acheter les manuels et le matériel scolaire indispensables : appareils de projection, cartes de géographie, crayons de couleur, papier à dessin, boîtes de peinture, instruments de musique, notamment. Pour refaire la santé de tant de corps négligés, il faudrait un minimum d'agrès et du matériel de camping. Ce sont là des dépenses qui risquent de déséquilibrer notre budget.

Croyez-moi, tous les enfants victimes de la guerre peuvent encore oublier ce qu'ils ont vu, ce que vous leur avez fait voir. Vous pouvez beaucoup pour nous. Enfants sans foyer, notre famille ce sont nos voisins, et notre pays c'est nous-mêmes. Dans quelques années nous serons à notre tour des grandes personnes ; si nous nous apercevons ce jour-là que nous avons été abandonnés deux fois, alors, n'en doutez pas, nous désespérerons de cet idéal pour lequel vous vous êtes battus.